

XYZ. La revue de la nouvelle

Treize : la honte et l'envol

Esther Rochon



Number 13, February–Spring 1988

Spécial 13

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rochon, E. (1988). Treize : la honte et l'envol. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 55–57.

Treize : la honte et l'envol

Esther Rochon

On appelle ça parfois assumer ses contradictions. Ou bien faire preuve d'une coupable naïveté. Moi, ça me fait penser à la mort, parce qu'avec elle on voit la vie sous tous ses aspects, et ces contradictions-là apparaissent ou non suivant la perspective qu'on adopte. La mort, c'est le tarot numéro treize. Treize, ça ne m'a jamais fait peur.

J'entre dans l'aérogare de Sept-Îles à six heures du soir. Il n'y a pas un chat. Vingt chariots à bagages, flambant neufs, s'offrent à moi. J'en prends un, je pousse mes valises. La grande salle d'attente est complètement vide. Un léger mouvement à la mezzanine indique la présence d'une serveuse au restaurant là-haut. J'ai apporté de quoi manger et je n'y monterai pas. L'avion part dans une heure et demie. Je m'assieds dans la vaste salle au plancher de pierre polie, dont les murs sont tout en fenêtres: architecture qui date du temps où la ville, riche, se croyait en plein essor. Le lieu est à la fois abandonné et impeccable. Un hangar suffirait sans doute maintenant au trafic aérien, mais on a ce superbe aéroport qu'inaugurèrent probablement quelques ministres, avec le maire et toutes sortes de notables heureux de noter qui était invité à la cérémonie et qui ne l'était pas... Finie, cette époque. L'aérogare s'est peut-être remplie de gens qui quittaient la ville, faute d'emploi. Ce soir, elle est déserte.

Je me suis assise face aux immenses verrières du côté des pistes d'envol. Je relève la tête, mes pensées changent. Elles s'adoucissent parce qu'il n'y a rien à voir dehors, rien d'autre que la neige qui tombe, éclairée par des projecteurs. Les taxes des contribuables servent à éclairer la neige à l'extérieur d'une salle somptueuse et déserte. Tout ça, rien que pour moi. Dans ce décor, je sors un livre de mon sac. Il s'intitule *la Mort*. La couverture représente une branche morte surgissant d'un marécage.

Tout à l'heure, je me suis promenée en ville; à Sept-Îles, j'ai marché jusqu'au bord de l'eau. Il y a de larges avenues, comme des vêtements trop grands, et des maisons qui se ressemblent toutes. Dans le quartier montagnais, souvent il n'y a pas de pelouse sur le terrain, on voit la terre, rousse et sablonneuse. Plus à l'est, la pelouse devient la norme: ce doit être le quartier blanc qui commence. À part ces différences de pelouse, qui sont peut-être fortuites, les maisons sont pareilles. Il neige maintenant, mais, cet après-midi encore, et depuis des semaines, il n'avait pas neigé. C'est ainsi que j'ai pu voir ces herbes jaunes et ces terrains roux, bordés

d'un peu de glace de fin d'hiver. En continuant vers le sud-est, on arrive près des quais. À gauche, quelques-unes des sept îles; devant soi, la baie; en face, la Pointe Noire d'où s'élèvent des fumées industrielles.

Splendide mélancolie! Si le climat était plus chaud, ce panorama serait aussi célèbre que la baie de Naples. Mais il est pris dans les glaces la plus grande partie de l'année. Il y a des siècles que ce lieu-ci est connu: Jacques Cartier s'y est arrêté, et, avant lui, les Basques, et, avant eux, depuis si longtemps, les Indiens: c'est un point naturel de ralliement, un site qui se remarque. Le port est l'un des plus grands ports en eau profonde du monde entier. L'aéroport est peut-être désert, mais les bateaux, eux, vont et viennent, transident leurs chargements. Travaux silencieux et immenses dans ce monde d'eau noire et de vent, où l'air demeure plus doux qu'on ne l'aurait espéré. S'agit-il de mort? Non, seulement de ralentissement et d'attente.

Je reviens au livre. Il est question de malades en phase terminale. Ils souffrent, ils communiquent, on s'attache à eux, ils souffrent, peuvent encore communiquer, et, tout à coup, c'est fini. La mort est passée par là. C'est comme la neige: de l'autre côté de la fenêtre, elle tombe, on la trouve belle, elle tourbillonne sous les projecteurs, on la trouve belle encore, et, tout à coup, plus rien.

Vingt minutes avant le départ pour Montréal, le préposé arrive à son comptoir, et les autres passagers s'y présentent pour acheter leur billet. Nous sommes une trentaine dans cette salle qui pourrait en accueillir trois cents. La tempête est déchaînée; l'avion sera en retard. On lit, on parle d'accidents d'avion, et on attend. Ça commence à ressembler à la mort: on ne sait pas ce qui va venir après. Le treize du tarot est un squelette couleur chair qui fauche des herbes et des corps. Peut-être fauche-t-il de la neige et des espoirs. Peut-être attend-il avec nous. Faucher l'herbe, pour qu'elle repousse mieux. Faucher la ville? Faucher le temps?

Du milieu des tourbillons de neige, l'avion surgit. Il vient du Labrador. Il se stationne juste à côté de l'aérogare. Le rugissement de ses moteurs résonne dans toute la salle. La neige virevolte, brassée par ses grandes hélices.

Cet avion n'est ni moderne ni grand. Au contraire de l'aérogare, on sent qu'il a servi. J'ai rencontré des gens qui refusaient de monter à bord de ce genre d'engin, ils trouvaient ça ridicule. D'autres m'ont prise à part: la compagnie d'aviation a déjà été québécoise et fait encore semblant de l'être, quand en fait elle est contrôlée par des capitaux d'autres provinces. Ce n'est pas tout: cette compagnie est liée à une chaîne d'hôtels, dont les patrons

sont plutôt antisyndicaux, merci. Mais cet avion me permet de rentrer chez moi en deux heures.

À cause des difficultés économiques de la région, j'ai eu pour moi seule tout une aérogare, telle un palais de marbre et de cristal. Et voici l'avion, enveloppé d'un tissu de contradictions. Et pourtant, il vole.

J'ai un peu honte, mais je suis contente. Je cache mon livre, pour ne pas effaroucher les gens. Je cache la mort, devant laquelle patrons et employés, pauvres et riches, ceux qui parlent anglais et ceux qui parlent français, devant laquelle nous nous retrouverons tous. Je cache le livre, pourtant je le sens très présent.

Engourdis par l'attente, nous sortons. L'air froid nous fouette le visage. Nous gravissons l'escalier de métal, pour nous asseoir sur des fauteuils fatigués. Les cloisons sont minces, l'appareil semble fragile, et pourtant créé avec tant d'ingéniosité! Le personnel qui nous accueille est aimable, les contradictions s'estompent, la honte s'atténue. Ce qui devient prépondérant, c'est la nuit et l'espace au-dehors.

Au nord, c'est la plaine boréale, s'étendant jusqu'à l'océan Arctique. Au sud, c'est le golfe du Saint-Laurent, qui se libère des glaces. Presque personne, dans toutes ces étendues, seulement la neige qui tourbillonne. Quand je mourrai, l'univers ne cillera même pas.

L'avion roule et s'élève. Les flocons se ruent en pluie scintillante à travers les hélices. Au-delà, il fait nuit. La grande nuit noire enveloppe la plaine immense de cette partie du continent. C'est l'envol.

Née à Québec en 1948, Esther Rochon vit à Montréal depuis 1956. Principales publications: *l'Épuisement du soleil* (Le Prémabule, 1985, Prix Boréal et Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1986); *l'Étranger sous la ville* (Paulines, 1986); *Coquillage* (Pleine lune, 1986, Prix Boréal et Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1987) et *le Traversier* (Pleine lune 1987).